

## Marc Luyckx et les petites fleurs bleues.

Le 4 mai 2011, lors de sa conférence à l'ARC/GeT sur "L'émergence d'un nouveau monde", Marc Luyckx a tenté de réaliser une opération de séduction. Personnage imbu de lui-même, il fait, comme le paon, la roue. La beauté de ses plumes est celle des privilégiés : *moi je... j'ai été recruté par Delors... mon travail ? réfléchir sur ce que serait l'âme de l'Europe, pour ça on a beaucoup voyagé*, puis sur un ton de fausse confiance qui frise la coquetterie du beau monde : *on était bien payé !* Pour peindre son blason de couleurs brillantes, Luyckx nous fait comprendre qu'après lui et Delors l'Europe s'est dévoyée.

À part ces niaiseries qui appuient le discours non sur la qualité intrinsèque de ses argumentations mais sur le statut du discoureur, que nous a dit le conférencier ?

**Que nous basculons d'une économie industrielle à une économie de l'intelligence.** D'autres parlent de l'économie de services ou de l'information, mais notre économiste s'en tient à l'intelligence en se faisant le messager d'une trinité nouvelle censée nous délivrer des affres de la crise : saint Google, saint Facebook et le vieux saint IBM qu'on croyait mort mais qui serait ressuscité sous la forme d'une entreprise humaniste. Car le théologien (il l'est aussi) nous apprend qu'il y a de grandes entreprises qui ont l'Homme pour horizon et que le profit leur est donné par surcroît.

Les bras m'en tombent.

Et si l'on faisait l'inventaire des suicides dans les grandes boîtes violemment restructurées avec des formes de management importées afin d'augmenter la compétitivité à tout prix, même à celui de la vie humaine ? Mais non, il paraît que le "nouveau monde", optant pour les valeurs de la vie, a tourné le dos résolument aux aspects de mort. Ces fleurs bleues que l'on cueille au bord du chemin me font difficilement oublier ce monde dans lequel nous vivons, un monde de concurrence acharnée, d'épuisement des ressources, un monde de bruits et de fureurs.

**Que tous les gens sentent dans leurs tripes la volonté du changement** vers le "nouveau monde". Même, dit notre grand voyageur, au fond des favelles du Brésil. À cette réflexion, j'incline à penser qu'on peut voyager beaucoup sans rien voir des pays qu'on traverse ; il suffit de ne rencontrer que des gens du même bord que soi dans des hôtels qui sont les mêmes où qu'on aille. Mais je le reconnais volontiers, les Brésiliens ont un profond désir de changement. Ils ne désirent qu'une chose : rejoindre en toute hâte ce qu'ils appellent "le premier monde", c'est-à-dire l'Europe et les États-Unis, le monde de la consommation. Avides de rattraper des décennies de privations, ils construisent dans les grandes villes des hypercentres commerciaux, des cathédrales luxueuses dédiées à la marchandise. Dans la classe moyenne, on n'arrête pas de bouffer. Ce peuple qui était si beau devient obèse.

**Que nous quittons le régime du patriarcat** qui commande, contrôle, conquiert, pour connaître des relations plus fluides, moins marquées par l'ancienne hiérarchie. Le patriarcat est une notion anthropologique dont la pertinence devient fort douteuse quand on veut l'appliquer au système socio-économique. Force est de constater que la hiérarchie n'a jamais été aussi marquée, que la stratification sociale n'a jamais été aussi bétonnée. Les ouvriers du pneu *Continental*, menacés de licenciement, ne savaient même pas à qui adresser leurs requêtes tant les patrons sont loin, en Allemagne, ou dans les hauts étages des possédants où l'on ne respire que l'encens de la Bourse, du Bel20, du Cac40, de l'indice Nikkei... Évidemment les ouvriers de *Continental* sans doute qu'ils puent le caoutchouc et qu'ils sont

partie négligeable pour les premiers de classe bien peignés de la nouvelle économie de l'intelligence.

**Que nous vivons dans un monde de plus en plus complexe.** Que chacun est spécialiste d'une petite tranche de savoir. Que nous n'avons pas de vues globales. Certes. Depuis 30 ans Edgar Morin a eu le temps de nous l'expliquer. Mais notre philosophe (il l'est aussi) fait allusion à Descartes et, comme lui, nous couperions la réalité en tranches, comme un pain. J'ai souvenance que la Méthode, devant un problème qui nous paraît insurmontable, nous invite à décomposer la difficulté en détails pour lesquels nous pouvons trouver une solution, et pas à pas nous arriverons à nos fins.

**Que la situation d'aujourd'hui est la suite de Mai 68.** Après cette phrase aussi saugrenue qu'une déclaration dans le même genre de Sarkozy, notre théologien ne s'est quand même pas risqué à faire l'exégèse du joyeux charivari de Mai. Mieux vaut relire Debord et Vaneigem.

**Que l'Europe est un nouveau paradigme.** C'est joli, c'est presque "nouveau paradis". Le messager nous déclare, comme s'il s'agissait d'une révélation longtemps tenue secrète par la presse, que l'Union européenne a été construite pour établir la paix entre les peuples qui se sont fait la guerre très longtemps. Nous apprenons que l'extérieur nous regarde avec envie et pourrait, si nous n'y prenons garde, s'en inspirer pour nous dépasser (pourquoi pas ?) Mais pas un mot sur les mouvements de population qui se font moins facilement que les mouvements de marchandises, sans parler des mouvements de capitaux. Pas de réponse à ce monsieur qui demande pourquoi il ne peut faire venir en Belgique les collaborateurs thaïlandais de son asbl. Pas un mot sur la Grèce, l'Irlande, le Portugal où l'on ne cueille pas de petites fleurs bleues en dérogeant sur la recherche de l'âme.

**Que le capitalisme n'existe plus.** Alors là, toutes les plumes du paon qui fait la roue lui découvrent le derrière. Cela ressemble au Diable dont la ruse magistrale, selon Baudelaire, est de faire croire qu'il n'existe pas. Nous, qui sommes intelligents (du haut de sa suprême lucidité, l'orateur nous l'a accordé, en se passant, d'un geste élégant, la main dans les cheveux) comment avons-nous pu nous taire devant une imbécillité aussi arrogante ?

Je rappelle 2008, la crise des "subprimes" qui a jeté à la rue des millions d'Américains. Personne n'a oublié l'ébranlement du système bancaire que les États ont dû renflouer avec l'argent des contribuables. Non, le capital n'a jamais été aussi nocif depuis qu'il a quitté le système industriel pour la spéculation sur tout ce qui bouge, le blé, l'essence, la viande, l'immobilier, la terre arable. Que fait-il ? Il joue au casino aux dépens de ceux qui sont à quatre pattes dans la réalité. Là-dessus, on a l'outrecuidance de me déclarer que je fais, moi aussi, partie du système (et que je ferais donc mieux de la fermer). Or je n'ai jamais spéculé, n'ai jamais possédé la moindre action. Certes j'ai un compte en banque et même une carte de crédit. Le problème, ce n'est pas la banque qui aide les industries avec l'épargne des gens (c'est son rôle, un rôle qu'elle répugne à faire de plus en plus, empêchant de la sorte de jeunes entrepreneurs à réaliser leurs projets), c'est la banque qui ne fait qu'une chose : tâcher d'obtenir des taux de rendements spéculatifs à double zéro quand le taux de croissance ne dépasse pas 1,8 pour cent. Évidemment si le capitalisme financier est un jeu, il entre de plain-pied dans le "nouveau monde" selon Luyckx, catégorie dite de *l'entertainment*, celle de l'artifice et du divertissement. Catégorie de laquelle notre orateur aurait bien du mal de se dégager, sauf à se faire un tour de rein salutaire.

**Qu'il faut donner au parlement européen la capacité de légiférer.** Mais pas un mot sur l'action efficace des lobbys qui travaillent les députés au corps. Pas un mot sur la destruction

systematique des services publics et sur le sacro-saint principe de mise en concurrence. Est-ce cela le “nouveau monde” annoncé par notre vaticinateur ? Comment aurait-il fallu l’écouter ? En se tapant le cul par terre ou en se frappant la tête contre le mur ? Les grands phares de l’Europe des pères fondateurs se sont éteints. L’espace est désormais ouvert au libre-échange à tout va. L’Europe a perdu sa boussole sociale et politique. Son option néo-libérale ouvre largement l’horizon aux diverses formes de populisme. Mais ce n’est rien, nous avons du pain et des jeux, de *l’entertainment*, comme dirait notre ramasseur de petites fleurs bleues.

Paul Dulieu